

Avot Yeshurun

Poèmes

traduits de l'hébreu par Bee Formentelli

Avot Yeshurun. Né à Nezhkisch, Grande Pologne (l'actuelle Ukraine), en 1904, le jour de *Yom Kippur*. En 1925, « abandonne » sa famille (qui périra dans la *Shoah*), son pays, sa langue (le yiddish), et part pour la Palestine (où il travaille pendant des années comme simple journalier). Vit l'expropriation des Arabes d'Israël, en 1948, comme un véritable effondrement. Auteur de dix recueils de poèmes dont *La Faille syro-africaine* au titre emblématique. Meurt à Tel-Aviv en 1992.

LA COLLECTION

J'apporte tout ce que je trouve.
Tout ce qui brille n'est pas or.
Mais je ramasse
tout ce qui brille.

Dans un tiroir une collection de chiffonnier.
Des morceaux de chrome. Une clef sans jambes.
Un clou à mille dents. Que je rapporte en courant du dehors,
comme une étrange bête des cavernes. Que je traverse comme une flèche
[en plein front.

Que je fixe, absorbé par le dehors. Dans chaque chose de multiples yeux.
Des morceaux de nickel, de chrome, de fer,
j'ignore de quoi ça vient.
Des fragments d'os, de poils de jambes. De qui ?

Tout ça traîne par terre quand je traverse les rues.
Déchet de notre chair victime du désir des autos, de pensées en chemin,
[d'un virage, d'un piège, du fer déchu de ses pouvoirs.
Chacun dit : à moi. Chacun me regarde dans les mains.
Tout ce qui brille n'est pas or.

Mais chacun veut entrer dans la collection.
Ce déluge de ruines, cette moisson pourrie, cette récolte chararançonnée
[– tous : entrer
dans la collection. Alors je ramasse
tout ce que je trouve.

VENDREDI, 24 TAMMOUZ 5733, 27 JUIN 1973

Mon père, ma mère,
je vous servirai.
Entre vous et ce petit garçon*
rien que moi seul.

C'est un des enfants du pays.
L'amour de la cour pour la nouvelle lune !
Touche son zizi comme s'il arrachait la tendre mie
de son pain.

Alors je le prends pour lui montrer
l'exacte lune de mon
souvenir, la lune de ma première excursion
à la mer Morte.

Et, me semble-t-il, quand personne
ne regarde, elle descend,
se tient sur le rien, parle
au-delà de toute langue.

Là-bas, la lune la plus grande fait voile vers la terre :
c'était avant qu'on ait repéré les phosphates,
avant les drogues, avant la mort.
Une chose, si ! On avait un jerrican d'eau.

Regarde, regarde, au-dessus du désert elle s'élève lentement,
franchit la barrière montagneuse,
glisse sous la fumée, sous le nuage,
glisse de réalité en réalité.

Nous avançons,
elle avance.
Nous nous arrêtons,
elle s'arrête.

Et, me semble-t-il,
la boule errante est close comme une échoppe.
Seule la terre lève les yeux de la mort.
Une lune se tient prête. Attend de s'en aller.

* Aviam, son premier petit-fils.

Avant qu'il faille s'en aller dormir
– et moi je dois –
je le prends pour lui montrer la lune.
Et voilà qu'un nuage la prend. J'ai attendu qu'il s'en aille, ce nuage !

De la lune tout entière.
De la moitié.
Du tiers.
Du quart. Qu'il s'en aille enfin !

Ça vaut le coup de voir la lune
se battre avec les nuages.
Des pierres et des muscles dans sa main jusqu'au bout du combat.
Elle s'en tire intacte.

Elle navigue de réalité en réalité.
Au-dessus d'une bourgade, au-dessus d'une enseigne
qui – tiens ! – porte écrit : Lukacz Basilco. Surgi de l'enfance.
Pareille énergie, ça n'existe pas, sauf dans l'ultime instant.

QUAND LE JOUR VIENDRA

Le jour
 où je serai dépouillé
des matériaux
 du monde :
des hommes
 qui furent
des lieux
 qui furent
des temps
 qui furent
des mots
 qui furent
des (mots) étouffés
 qui furent.

Me voici entre les deux murs du monde :
ciel
et terre.
Je suis ses matériaux.

Maintenant
ciel
et terre
eux-mêmes sont matériaux de –

Ciel et terre
m'enferment,
au milieu, la matière.
Je suis la matière.

Ciel et terre
sont deux murs.
Ciel et terre
sont la matière.

Tous se bousculent.
La nature a pris possession du monde entier.
Et le monde est plein plein
ce qui existe existe.

Quand le jour viendra je partirai
d'une ville dans le cœur et d'une ville dans les yeux.
Quand le jour viendra
ce jour-là.

Ciel et terre
de moi,
je suis la matière
de vous.
(18 août 1987)

Je
sors
une marche
la vie la plus.
(2 septembre 1987).

EVA

Ce jour-là, on a découpé celle-là.
Coupé le centre de son ventre.
Et celle-là, en douleur.

C'est maintenant un pain ouvert
qu'on rompt avec la main
comme un biscuit de mer.

Les yeux demi-masqués ont arraché la matrice
comme un lépreux avec une miche de pain
sous l'aisselle.

Ils ont arraché le temple consacré,
oui, le temple consacré.
Son ventre vide et profané.

Les autres organes ne s'en mêlent pas. Refermer la peau au-dessus d'eux.
Les organes intacts laissent tomber ceux qui tombent,
ici comme ailleurs.

C'est comme un homme en hiver qui a le nez rouge.
On ferme la chair. Rien de nouveau
sous la chair.

C'est comme un homme qui défroisse la page d'un livre.
On le loue comme s'il défroissait
tout le livre.

Dans le vide du rien, sur un brancard elle est portée. Bras-calmes.
Elle est portée, la malade pardonnée.
La nature-vierge.

S'est réveillée de l'anesthésie – n'a pas gémi.
Et dans son coin, le brancard lui non plus
n'a pas gémi.

Brancard de naissance, comme sage-femme de Belinson,
de naissance, de circoncision, de mort –
n'a pas gémi.

Tout va bien par ailleurs à l'hôpital Belinson.
Elle est tombée par terre comme une bête
amoureuse, douloureuse.

Ses doigts de pied comme petits cailloux. A besoin
de chaussettes. En proie à la passion des bêtes,
à l'abîme d'une passion.

POURQUOI CE TUMULTE...

Pourquoi ce tumulte de lumières dans l'eau
de pluie qui a formé la mare de « Dizengoff Center » ?
Dans la mare il y a bien assez de place pour la lune et la lumière là-bas
d'un sous-sol : ligne d'ombre. Chaux. Goudrons. Vendeurs de lacets.

Cela ressemblait à un monde en allé.
Cela ressemblait aux baraques en allées.
Les petites fenêtres dans la mare.
Les baraques de chair et de sang.

Lequel d'entre nous ne s'est pas dévêtu contre les murs,
entre les planches transparentes, les planches ?
De bois blond est la baraque, avec le soleil tout autour.
À l'intérieur le sang. Et l'image de l'homme.

EN CACHETTE

J'ai abandonné des Juifs perlemuter(s), leur langue j'ai abandonné
pour séparer l'enfer de la spiritualité.

(22 décembre 1988)

À tout l'appartement je préfère ma petite cuisine, à tous
les lieux, à toutes les maisons, je suis ici, seul, en silence,
parmi les ustensiles, ma grande fourchette, ma cuillère
habituelle, quand je me fais du café. Je suis là seul.

Je les chéris, tous ces ustensiles familiers.
Ils sont avec moi. Ne changent pas. Toujours les mêmes.
C'est comme si j'étais entre leurs mains.
Personne ne surviendra dans la cuisine.

Personne ne viendra la nuit
dans un endroit aussi petit. Presque oublié.
Personne ne viendra la nuit
dans la cuisine. 23 décembre 1988, 4 h 20 du matin.

Ce pot d'argile qui reste est seul rescapé
du service de vaisselle, et se rappelle
les assiettes brisées en larmes.
Bris repentir écriture gravure.

LA LANGUE

J'ai déjà raconté comment j'étais parti de la maison, mais je n'ai pas raconté qu'après la Première Guerre mondiale, le pouvoir en place avait changé. J'étais désemparé, et j'ai abandonné le pays, et j'ai émigré en Palestine, et voilà qu'il fallait tout à coup se débrouiller, et j'ai commencé à avoir faim, et j'ai commencé à voir, et j'ai commencé à écrire, et comme je ne connaissais pas beaucoup d'hébreu, j'ai réduit mes dépenses et j'ai écrit avec de petits moyens. Et voir, ça voulait dire loin des origines, loin de la maison, loin du yiddish. Mais peut-être que mon *yan'dès** m'a permis de me rapprocher de la maison, à qui j'avais rendu la vie amère. Cette chose, *yan'dès*, je ne l'ai pas arrachée au peuple, ni au monde, ni à la *Torah*, ni à la bourgade, ni à la rue, mais à la maison. Maintenant que je parle de tout ça, où est la faute. Car tout le monde savait que je parlais d'eux. Même s'ils ignoraient, eux, que je parlais pour partir d'eux. J'ai encore bien des choses à expliquer. Mais comment expliquer ça ? Ma langue a grandi sur des arbres. Les Anciens avaient pris des fragments d'idiome étranger avec les choses autour. C'était la langue de leur temps. Et moi ?

La langue est à un écrivain ce qu'est un jouet à un enfant. La langue entre les mains d'un créateur – il ne la sent pas avant de l'avoir cassée ; et quand il la fait tomber – il entend la voix de la langue, la langue qui est la sienne.

Avec ce qui vit et ce qui meurt, avec ce qui est à la ressemblance et ce qui est inanimé, cette langue est modelée. Avec « ce qui va de ville en ville », avec le parler qui donne une reine à la ruche et fait danser abeilles et frelons, avec ce qui casse le polonais comme une façon de parler hébreu, avec ce qui affole le hongrois, l'allemand, le yiddish. Tout ça, c'est la langue de notre temps. Une langue où des mots d'hébreu s'enrichissent en émigrant de l'hébreu.

Un peuple se doit de prononcer une bénédiction sur la langue qu'il abandonne pour revenir à une autre langue, même s'il s'agit d'un hébreu qui vit, qui existe. Même s'il s'agit d'un *yan'dès* d'hébreu dans lequel on peut dire : « Le sacrifice monte. Le feu tombe ». Rien à voir avec ce qu'on fait aux maisons de Tel-Aviv vouées à la destruction, maisons à la vieillesse de gouttière qu'on barre d'une planche aux fenêtres, d'une planche aux portes, et qu'on mène en secret à la tuerie.

* Mot qui signifie, dans le dialecte yiddish personnel du poète, « conscience morale profonde ».